

## Interview

# «Toujours prête», Brigitte Rosset reste la scoutte qu'elle fut ado

L'année 2020 marque ses 50 ans, dont trente sur scène. D'annulations en reports, elle a exigé de la comédienne qu'elle garde intacte sa souplesse. Physique et mentale!

Katia Berger

On aurait dû la savourer en live, au début du mois, sur le plateau du Vélodrome. Les cartes ayant été brutalement redistribuées, c'est au Point-Favre, à la fin février, que Brigitte Rosset ouvrira à ses concitoyens les fourneaux de sa «Cuisine intérieure». Pas trop grave: l'humoriste entretient avec son public une relation si familière qu'on croirait l'entendre à tout moment depuis la pièce d'à côté. Alors que cette grande fille toute simple fêtait cette année son 50<sup>e</sup> anniversaire et ses trente ans de carrière - et y subissait également la perte de sa maman -, voilà que sa voix résonne entre nos pages. Ce qu'il y a de chouette, avec Brigitte, c'est qu'elle n'est jamais bien loin, et qu'en plus, elle vit à peu près les mêmes tribulations que tout un chacun. À ceci près qu'elle les accommode ensuite à sa sauce.

## Comment cette année a-t-elle affecté votre cuisine intérieure?

On est passé en dents de scie de l'ébullition à la cuisson à petit feu. En mars, la «Fausse suivante» montée au Carouge par Jean Liermier s'interrompt aussitôt après sa première. Une fois la déception digérée, je tombe malade du Covid, et pars m'isoler aux Diablerets. J'en profite pour peaufiner mon nouveau solo, dont j'avais donné un avant-goût au Crève-Cœur en automne 2017. Et paf, la tournée prévue de «La Locandiera, quasi comme», que je joue avec Christian Scheidt, tombe à l'eau. J'ai encore plus de temps pour mijoter «Ma cuisine intérieure». Bref, j'ai eu l'impression de revivre le nuage de Tchernobyl, sauf que celui-ci s'attarde longtemps sur nos têtes.

## Avez-vous tiré des leçons de la crise sur le plan personnel?

J'ai mesuré combien avoir du temps est un luxe. J'ai revu à la baisse mes besoins de consumma-



Dans «Ma cuisine intérieure», que les Genevois ne dégusteront qu'en 2021, Brigitte Rosset livre seule en scène son expérience d'une semaine de jeûne dans les Alpes-de-Haute-Provence. LAURA GILLY

tion. Remis en question mes habitudes et fait le tri parmi mes connaissances. J'ai découvert le plaisir de la marche à pied. Avec mes deux filles - 15 et 17 ans -, j'ai fait des choses qu'on n'avait pas l'habitude de faire. Mais cette année a été biaisée par la mort de ma maman, vingt-cinq ans après celle de mon père. Du coup, je ne sais plus trop ce qui, d'une catastrophe, a rejailli sur l'autre. Comme le décès de ma mère est arrivé en premier, il a pris le dessus, et j'ai pu mieux relativiser ce qui a suivi. J'ai appris à vivre au

jour le jour, en voyant régulièrement mes deux sœurs et mon frère pour vider l'appartement et brasser de vieux souvenirs. Mon demi-siècle, je l'ai fêté par Zoom, comme à travers les fenêtres d'un calendrier de l'avent. Malgré tous ces trucs pris dans la tronche, je continue de penser que la vie est très belle.

## Les arts vivants souffrent cruellement de la crise. Un conseil pour tenir bon?

Nous avons assisté à de formidables mouvements de rassem-

blement au sein des arts vivants. On vient même de créer une fâtière des humoristes romands, dont je suis la présidente. La mobilisation autour des droits des travailleurs de la scène a battu des records. Ces manifestations de solidarité sont primordiales.

## Que pensez-vous de la gestion de la pandémie par nos autorités?

Je n'aimerais pas être à leur place! J'essaie de continuer de penser que nos dirigeants font ce qu'ils peuvent. Mais quand on ouvre le

Black Friday tout en fermant les théâtres, ça devient compliqué de les soutenir. J'ai l'impression que plus on est gros, plus on se fait aider, au détriment des petits.

## Votre cinquième solo n'aborde pas du tout le thème du Covid...

Non, il raconte comment je pars faire une semaine de jeûne dans les Alpes-de-Haute-Provence. C'est pile-poil la matière que j'aime. Je vis une expérience, je rencontre des gens, je les passe à la moulinette et j'en tire une gale-

rie de portraits. Mais comme c'est mes trente ans de scène, je raconte aussi comment je procède, comment les personnages naissent, comment je les triture, comment certains ont peur de se retrouver dans un spectacle et d'autres insistent pour y surgir malgré moi. Après les 26 séances de la première mouture, j'ai tout mis par terre, j'en ai fait une bouillie, et avec mon génial complice Christian Scheidt, sous l'œil extérieur de Jean-Luc Barbezat, nous avons dégagé le meilleur. Les six représentations romandes que nous avons pu donner jusqu'ici me confirment que le spectacle est là où il doit être.

## Depuis trente ans, vous jonglez entre solos comiques et rôles du répertoire. Quel bilan?

C'est un privilège de pouvoir passer d'un registre à l'autre. Bien des comédiens, je crois, pourraient se révéler eux aussi dans des genres où on ne les attend pas. Mes deux activités se nourrissent mutuellement, en me permettant de passer des vraies gens aux fantômes de la littérature. Je peux jouer à m'inventer des mondes toute seule et à intégrer ceux des autres. En parallèle, j'ai pu élever mes enfants - pas trop mal je crois. L'ainé, Léon, vient de rentrer en classe préprofessionnelle au Conservatoire de Genève.

## La Revue se cherche une nouvelle direction. Tentée?

Tout le monde m'encourage à me présenter! Hormis le fait que je ne sois ni danseuse ni chanteuse à moins d'avoir plusieurs vodkas dans le nez, je ne me vois pas répéter la même chose au même endroit pendant trois mois. Les concours sera lancé en janvier, pour commencer les répétitions en août, ce qui me laisse trop peu de temps pour lancer un projet qui rompe avec la tradition. Je me tâte. Tout est tellement imprévisible en ce moment! Alors j'applique la devise que j'ai adoptée chez les scouts: toujours prête!

## Sans défilés ni podiums, la HEAD couronne ses talents de la mode

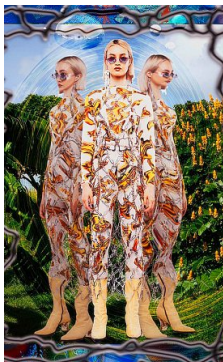
### Prix Fashion 2020

Mesures sanitaires obligent, candidats et jury ont interagi par écrans interposés. Les lauréates sont désormais connues.

L'événement, à n'en pas douter, restera dans les annales avec une étiquette marquante: ce sera à jamais le défilé des premières fois. Les faits inédits, les voici: pour son rendez-vous annuel, attendu et très couru, consacré aux productions de son Département Design Mode et accessoires, la HEAD couronne deux étudiantes candidates dans la catégorie principale. Et cet ex aequo constitue une première absolue dans l'histoire de la haute école genevoise. Ainsi, le Prix Master Fir-



Un sac de la série présentée par Lou Chartres, colauréate du Prix Master Firmenich. À droite, pièce de la collection de la lauréate Sarah Bounab, dans la catégorie prêt-à-porter.



menich - une enveloppe de 10'000 francs - va à Lou Chartres dans la discipline de l'accessoire et à Sarah Bounab dans celle du prêt-à-porter. Le jury, présidé par Kristelle Kocher, qui est à la fois à la tête de la marque KOCHÉ et à la direction artistique de la Maison Lemarié (Chanel), a été conquis par le travail sur le sac à main de la première. «Mélant fonctionnalité et humour, Lou Chartres donne une réponse très personnelle à une problématique contemporaine en conciliant mobilité et élégance», argumentent les quatorze jurés internationaux, qui saluent par ailleurs «une créatrice dans l'air du temps dont le concept intriguera et séduira certainement plusieurs publics différents».

Les éloges tombent aussi en

cascade sur les propositions de la deuxième lauréate. Dans ses motivations, les experts relient que «Sarah Bounab a su transposer dans sa collection un univers très contemporain, empreint de culture digitale rétro futuriste. Elle a témoigné d'une grande maîtrise du vêtement (tailoring), des matières, des techniques (broderies, ornements), tout en partageant une énergie gracieuse et originale. [...] Le savoir-faire autour du tailleur a retenu toute l'attention du jury, notamment par la précision des patronages et la force des silhouettes proposées.» D'autres récompenses, quatre en tout, ont été décernées par l'institution dans la journée de mardi. Relevons notamment le Prix Bachelor Bongen, qui va à Fatma Eshabbi,

étudiante d'origine libyenne dont le travail est inspiré par les souvenirs de son enfance. Et le Prix La Redoute, qui consacre la proposition de Céline Schmid, marquée dans sa trame par les imperfections et l'usure des vêtements.

Ce défilé des premières fois est celui, aussi, de l'absence de... défilés. La pandémie que l'on sait à cloître chez eux les étudiants durant de longs mois, lors de la première vague. Coupés de leurs ateliers et du corps professoral, les vingt-sept candidats au concours ont travaillé d'arrache-pied pour valoriser leurs démarches à travers des portfolios numériques inventifs. C'est sur ces matériaux précisément que les jurés ont posé leurs regards, à distance et par écrans interposés, le 20 novembre dernier. **Rocco Zacheo**